

**SERMONS PARODIQUES ET PRÊCHEURS COMIQUES DANS LE
COMPÈRE MATHIEU DE HENRI-JOSEPH DULAURENS (1766)**

**PARODIC SERMONS AND COMIC PREACHERS IN LE COMPÈRE
MATHIEU BY HENRI-JOSEPH DULAURENS (1766)**

**SERMONES PARÓDICOS Y PRECADORES CÓMICOS EN EL
COMPADRE MATEO DE HENRI-JOSEPH DULAURENS (1766)**

Didier GAMBERT¹

Résumé

L'article a pour objet de montrer en quoi Le Compère Mathieu de Henri-Joseph Dulaurens (1766) situe son discours en marge des Lumières, dont il reprend les présupposés tout en se plaçant dans une ambiguïté problématique, et ce à travers l'étude de l'éloquence de la chaire qui sous-tend les prises de parole de la plupart des personnages. Ce phénomène peut sembler logique quand on a affaire à certains représentants de la pensée des Jésuites, notamment Diego, mais on s'aperçoit que le discours philosophique lui-même s'avère contaminé par la prégnance du discours religieux : Mathieu le philosophe prêche comme un nouvel évangéliste, la philosophie devenant un nouvel article de foi. Pour finir, une espèce de délire prophétique, où se mêlent les figures de Cratès le cynique, celle de Rousseau par l'intermédiaire de Mathieu, mais aussi celle de saint François d'Assise, gagne la plupart des interlocuteurs, brouillant les repères, confondant les pistes : le discours de la raison (autre forme de prêchi-prêcha ?) ne sort pas indemne de la proximité de l'éloquence religieuse. C'est toute une part de la philosophie des Lumières qui se trouve ainsi comme remise en question.

Mots clés: Dulaurens, Compère Mathieu, Lumières, Jésuites, satire.

Abstract

This article aims at showing to what extent Henri-Joseph Dulaurens's work—Le Compère Mathieu—must be considered as belonging to the fringes of the Enlightenment (Les Lumières), since the author resorts to the main concepts of Les Lumières while choosing a debatable ambiguity, exemplified throughout the study of the pulpit eloquence which underlies most of the characters' speeches. This phenomenon may sound logical when you deal with a character like Diego, who embodies the thought of the Jesuits, but you realize that the philosophical discourse turns out to be contaminated by the preeminence of the religious discourse: Matthew the philosopher preaches like a new evangelist, thus making philosophy become a new article of faith. Eventually, some kind of prophetic frenzy overcomes most of the characters, mingling the influences of Crates The Cynic, but also Rousseau, through the character of Matthew, and St Francis of Assisi, therefore clouding the issue, blurring the lines: the discourse of reason (another form of

¹ Gambert.didier@orange.fr, Forell B2, Poitiers, France

“preachifying”) does not come out unscathed from the proximity of religious eloquence. It all seems as if a whole part of the Enlightenment philosophy was thus being questioned.

Keywords: Dulaurens, Compère Mathieu, Enlightenment, Jesuits, satire.

Resumen

Este artículo pretende mostrar en qué El Compadre Mateo de Henri-Joseph Dulaurens (1766) sitúa su discurso al margen de la Ilustración de la que recoge los presupuestos, si bien moviéndose en una ambigüedad problemática, a través del estudio de la elocuencia de la cátedra en que descansan las intervenciones orales de la mayoría de los personajes. Tal fenómeno puede parecer lógico cuando de algunos representantes del pensamiento de los Jesuitas se trata, especialmente de Diego, pero es de advertir que el mismo discurso filosófico resulta contaminado por la pregnancia del discurso religioso : Mateo el filósofo predica como un nuevo evangelista, volviéndose la filosofía un nuevo artículo de fe. Para acabar, una especie de delirio profético, en que se mezclan las figuras de Crates el cínico, de Rousseau a través de Mateo, pero también de san Francisco de Asís, se apodera de la mayoría de los interlocutores, generando confusión de referencias y enredo de pistas : el discurso de la razón (¿ Otra forma de perorata ?) no sale ileso de la proximidad de la elocuencia religiosa. Así en cierto modo se ve cuestionada una parte notoria de la filosofía de la Ilustración.

Palabras claves : Dulaurens, Compadre Mateo, Ilustración, Jesuitas, sátira.

Publiée pour l’essentiel entre 1761 et 1765, l’œuvre de Dulaurens s’insère dans le contexte littéraire et philosophique des années 1760, marquées par le mot d’ordre voltairien : « Écrelinf » – Écrasons l’infâme.

Celui qui se présente comme un « petit Polichinel [*sic*] de la littérature française »¹ et voue au « patriarche de Ferney »² une admiration jamais démentie, à laquelle répondra de la part de Voltaire la pseudo-attribution de *L’Ingénu* en 1767, partage avec le grand homme une aversion particulière pour les ordres religieux, notamment pour celui des Jésuites, sérieusement mis à mal depuis l’attentat de Damiens en 1757 par une multitude de livres satiriques, pamphlets et ouvrages de synthèse particulièrement documentés. Participant à cette curée qui aboutira par étapes à la dissolution de l’ordre en France en 1764, Dulaurens parvient, en cinq années d’existence littéraire, à déchaîner contre lui l’autorité judiciaire et le pouvoir religieux, tout en suscitant la méfiance des philosophes. Arrêté le 31 décembre 1765, emprisonné, jugé par un tribunal ecclésiastique, condamné en août 1767 à la prison perpétuelle, il ne sera libéré que peu de temps avant sa mort, survenue en août 1793.

¹ *Les Abus dans les cérémonies et dans les mœurs*, Chez Pierre Pellet, À Genève, 1786, p. 6.

² Nous renvoyons, pour une analyse de la construction de l’image du patriarche, à l’article de José-Michel Moureaux : « Voltaire apôtre. De la parodie au mimétisme », *Revue Voltaire*, n°11, PUPS, Paris, 2011.

Dulaurens aura ainsi lourdement payé son engagement dans la bataille philosophique. La publication des *Jésuitiques* en 1761, à l'occasion de laquelle, déjà, il avait échappé de peu à l'arrestation, répondait sans doute chez lui à d'anciennes colères liées à sa vocation forcée, que le contexte idéologique de l'époque n'avait pu que raviver : Dulaurens a en effet vraisemblablement parcouru *Les Jésuites démasqués*, *Les Jésuites criminels de lèse-majesté*, *Les Jésuites marchands, usuriers, usurpateurs*, ainsi que les *Mémoires pour servir à l'histoire générale des Jésuites, ou Extraits de l'histoire universelle de M. de Thou*, ouvrages parus entre 1759 et 1761. De fait, la question religieuse se trouve placée au cœur de l'œuvre, qu'il s'agisse du *Balai* ou de *La Chandelle d'Arras*, poèmes héroï-comiques à la manière de *La Pucelle* de Voltaire, de *L'Arretin* et des *Abus dans les cérémonies et dans les mœurs*, recueils de textes disparates, mais aussi d'*Imirce* et du *Compère Mathieu*, qui constituent, en 1765, les seules productions narratives connues de notre auteur. Se trouvent mêlés dans ces ouvrages des épisodes de la Bible, repris et parodiés, de hauts faits issus de la vie des saints les plus extravagants de la religion chrétienne, ainsi que de truculentes évocations de la vie monacale, où les cérémonies du culte romain, la messe en particulier, seront abondamment moquées ou persiflées. Dulaurens a le sens de la parodie, de la réécriture ; un intertexte anti-religieux sous-tend la plupart de ses écrits. La forme du sermon n'échappe pas à son entreprise démystificatrice, en particulier dans son ouvrage le plus célèbre, *Le Compère Mathieu*, paru dans les derniers jours de 1765. Un groupe de cinq personnages formant une *société* de philosophes – Mathieu, Jérôme, Jean, Vitulos et Diego – parcourt le monde, poussé par la nécessité de fuir, mais aussi par un immense désir de connaître. Cette association fonctionne un peu à la manière des sociétés secrètes ou des sectes religieuses : philosophes pythagoriciens, francs-maçons, Jésuites, disciples du Christ dans les premiers temps du christianisme. On retiendra que deux personnages portent le nom d'évangélistes célèbres, alors que celui qui assume dans le roman la fonction du narrateur renvoie à la prestigieuse figure de saint Jérôme. Mais venons-en au fait.

Diego et les formes ambiguës du discours superstitieux

À première vue, la forme du sermon pourrait ne concerner que le seul Diego, incarnation des pratiques superstitieuses les plus ridicules. Élevé, comme il le rappelle souvent, par les Jésuites de Saragosse, puis par Monsignor Tongarini, qui, à Rome, fait quasiment de lui une espèce de

giron¹, Diego a été irrémédiablement marqué par la mise en relation précoce et prolongée avec les membres de l'ordre des Jésuites. Invoquant les saints à tout propos : sainte Marie, sainte Brigitte, sainte Marie à la Coque, sainte Armelle et bien d'autres, le personnage de Diego répond au désir de Dulaurens de ridiculiser, conformément aux idées énoncées par Anthony Collins dans le *Discours sur la liberté de penser*², constamment repris dans *Le Compère Mathieu*, ceux qui s'abandonnent à la superstition. Ainsi, la rencontre du vieillard « à demi timbré » qui a consacré sa vie à l'édification d'un *Traité de la Science universelle* illustre la rencontre impossible entre la superstition et les visées totalisantes et rationalistes de la science³. Le discours par lequel Diego commente le départ de celui qu'il a qualifié de « loup-garou » a tout du discours d'un enthousiaste, au sens du XVIII^e siècle, ou d'un exorciste :

*Ô maudit suppôt de Belzébuth et d'Astaroth ! que n'es-tu dans la fin
fond de l'enfer, avec les enchanteurs de Pharaon, Simon le magicien
et le ministre Bekker ; ou bien, que n'es-tu réduit en cendres au milieu
de la Grève, ainsi que le furent Urbain Grandier à Loudun et Gofredy
à Marseille ! Mais, non, je ne puis avoir la satisfaction de te voir*

¹ « Pour le coup, je crus ma fortune faite à toujours. Monsignor m'avait donné la tonsure ; il m'avait fait faire un petit habit de soie noire, des chemises à dentelles et un petit collet des plus à la mode ; il m'avait promis le premier bénéfice qui serait à sa disposition, et mille autres choses. Mais le ciel qui me persécutait sans doute pour quelques moments d'indocilité que j'avais eus envers le recteur des jésuites de Saragosse, m'ôta mon nouveau maître au bout d'un an que je fus à son service. Il y avait quelque temps que l'illustre prélat se plaignait que la partie située entre le périnée et le croupion avait perdu son élasticité : une fièvre survint qui l'emporta. » Dulaurens, H.-J., *Le Compère Mathieu, ou Les Bigarrures de l'esprit humain*, Au Paréiasaure Bouddhiste, Poitiers, 2000, p. 13. Les références suivantes, abrégées en *C.M.*, renvoient à cette édition.

² « ...lorsqu'on s'est une fois laissé aller à la superstition, elle vous poursuit, elle vous talonne sans cesse partout. Et si vous passez devant un devin, si vous croyez entendre un présage, si vous immolez une victime, si vous voyez le vol d'un oiseau, si vous rencontrez un chaldéen ou un haruspice, s'il éclaire, s'il tonne, si le feu du ciel tombe, s'il naît quelque espèce de prodige, enfin si d'une infinité de choses possibles, il en arrive quelque une, la superstition est incontinent à vos trousses et ne vous laisse jamais dans une assiette tranquille » (Cicéron, cité par Collins, *Discours sur la liberté de penser*, À Londres, 1766, t. I, p. 53). D'une manière générale, les rapprochements effectués entre les auteurs dont il est question dans cet article et l'œuvre de Dulaurens proviennent de notre édition critique du *Compère Mathieu* (thèse soutenue en déc. 2008) à paraître en 2012, dont ils constituent un prolongement.

³ Cf. Pascau, S., *Henri-Joseph Dulaurens (1719-1793), réhabilitation d'une œuvre*, Champion, DHS 109, Paris, 2006 ; *Écrire et s'enfuir dans l'ombre des Lumières, Henri-Joseph Dulaurens (1719-1793)*, Les Points sur les i, Collection des Gueux Littéraires, Paris, 2009.

brûler vif en ce monde, avant que tu partes pour l'enfer, ton héritage. Les tribunaux, les magistrats, à force de ne plus croire au diable, ne croiront bientôt plus en Dieu ; car rien n'approche plus de l'athéisme que de nier la possibilité, la réalité des sortilèges, des enchantements, des maléfices, des pactes avec le diable, et du sabbat¹.

Rapidement le discours de malédiction se mue en un sermon déplorant l'état du monde miné par la toute-puissance du mal :

Tantôt une sécheresse excessive brûle les campagnes et fait périr les récoltes ; tantôt des pluies continuelles font déborder les rivières qui inondent les villes et les villages, entraînent les maisons, les ponts, les écluses, etc. ; tantôt une grêle affreuse hache en pièces les arbres, les vignes, les moissons, et écrase jusqu'aux hommes et aux animaux ; d'un autre côté, ce sont des incendies qui consomment des cités entières ; des tremblements de terre qui bouleversent des royaumes ; des volcans de soufre et de feu qui embrasent des provinces ; des guerres sanglantes qui ruinent et désolent les plus belles parties du monde [...]².

Le discours, dans sa solennité, rythmé par les anaphores, se termine par la formule célèbre depuis l'Antiquité du *Ô tempora ! Ô mores !*

[...] joignez à cela un poison cruel répandu dans l'air, qui depuis quelque temps fait périr les bestiaux ; un venin subtil qui, répandu dans le sang de la moitié des hommes, attaque l'espèce humaine jusques dans les sources de la génération ; ajoutez encore les médecins, les charlatans avec leurs sachets anti-apoplectiques, leurs poudres, leurs baumes, leurs pilules, leurs teintures stomachiques ; puis les avocats et les procureurs qui trompent et ruinent les plaideurs ; les financiers qui sucent le sang du peuple ; les riches qui foulent aux pieds les pauvres, et qui se méprisent ou se haïssent les uns les autres ; item, le froid, le chaud, la misère et mille autres maux qui nous assiègent sans cesse le corps et l'âme. Que l'on dise alors qu'il n'y a point de sorciers, et que le règne de Satan ne commence pas à prendre le dessus sur celui du Seigneur. Ô temps ! Ô mœurs ! Ô monde malheureux, ensorcelé et corrompu³ !

L'éloquence de la chaire est perceptible ici, comme en de nombreux passages du *Compère Mathieu*, on peut même y déceler une parodie partielle du *Grand Catéchisme* de Luther, plaisamment proférée en l'occurrence par un émule des Jésuites. Luther écrivait en effet :

¹ C.M., p. 27.

² C.M., p. 27-28.

³ C.M., p. 28.

[...] tous [l]es efforts [de] [notre plus grand ennemi, le diable] tendent à nous ravir ce que Dieu nous accorde, et il ne lui suffit pas d'entraver et de détruire le gouvernement spirituel, en séduisant les âmes par ses mensonges, mais il cherche encore à entraver et à détruire tout gouvernement et toute vie honnête et paisible ; pour cela, il suscite des querelles, des meurtres, des rébellions et des guerres ; il cherche à détruire les productions de la terre par les ouragans et la grêle ; les animaux, par les contagions ; en un mot, il ne peut souffrir que quelqu'un mange en paix une bouchée de pain [...]¹.

Les différentes calamités présentées par Diego comme étant l'œuvre du Diable se retrouvent sous la plume de Luther, mêlées dans *Le Compère Mathieu* à d'autres plus contemporaines de Dulaurens, qui n'a eu de cesse de dénoncer les médecins, avocats et procureurs, toutes gens qui ont selon lui « la conscience aux talons, et les ongles crochus comme les éperviers »². Face à l'homme de science représenté par « l'encyclopédiste fou », Diego a réagi en superstitieux, en homme des anti-Lumières. L'écriture de Dulaurens, qui se qualifie elle-même de bigarrée, procède par assimilation d'éléments hétérogènes : les propos de Luther, ou de tel autre catéchiste, se trouvent mêlés à des éléments de critique sociale qui leur sont totalement étrangers et les contredisent, plusieurs locuteurs faisant entendre leur voix distincte dans la parole de l'Espagnol : le superstitieux et le philosophe libertaire, figure implicite de l'auteur. La parole de Diego est donc éminemment tirillée par cette duplicité énonciative, constitutive de l'ironie. Il en va de même pour les autres formes du discours sermonnaire, au sens large du terme, auxquelles recourt Diego, à savoir la prière, l'invocation, et jusqu'à la mise au point imaginaire d'un pèlerinage englobant le monde méditerranéen dans le but d'obtenir la libération de Mathieu.

À Senlis, Mathieu, Jérôme et Diego font la rencontre de père Jean. La scène se déroule la veille du jour de l'Assomption de la Vierge, et prend la forme d'un festin au cours duquel sont servis « un gigot de mouton, une poularde et six côtelettes »³. Un orage gigantesque accompagné d'un « tourbillon furieux » de pluie et de grêle, « renvers[e] une partie de la cheminée de la salle ». Effrayé par l'événement, affolé à l'idée d'avoir pris part à un festin sacrilège, Diego se « jet[te] à genoux, et d'une voix triste et lamentable [...] entonn[e] la prière suivante » :

¹ Luther, *Le Grand Catéchisme*, Paris, 1854, p. 129.

² *C.M.*, p. 87.

³ *C.M.*, p. 71.

*Ô vous ! qui avez commencé par ne rien valoir, mais qui, ayant été blessé à la jambe au siège de Pampelune, êtes devenu honnête homme en dépit de Satan et de son tintamarre ! Bienheureux saint Ignace ! intrépide champion de la Vierge ! qui auriez tué un Maure incrédule, sans l'entêtement de votre mule qui prit un chemin pour un autre. Ô vous ! qui après avoir compris combien le mépris de soi-même est conforme à l'Évangile, avez porté le métier de gueux, de truand et d'argotier à un degré sublime ; avez couru les champs équipé comme un fou, avez fait peur aux uns, avez fait rire les autres et n'êtes entré dans aucune ville pendant vos caravanes sans avoir une troupe de polissons à vos trousses ; [...] ô vous ! qui, ayant été pris pour un illuminé par la sainte Inquisition, avez évité le fagot par votre ignorance, et fûtes réservé à de plus grandes choses ; ô vous ! qui, sur le refus que le Ciel vous fit d'un petit chien pour vous servir de directeur, avez rugi comme un lion, hurlé comme un loup, beuglé comme un bœuf, grincé les dents comme un damné, et failli de vous jeter de désespoir par une fenêtre [...]*¹.

Cette longue invocation, que l'on pourrait citer *in extenso*, participe de cette double démarche : produire un discours religieux miné de l'intérieur par la présence de corps étrangers.

La prière à saint Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des Jésuites, et, comme tel, ennemi déclaré de la liberté de penser et d'agir, s'appuie sur des éléments, connus à l'époque, de la vie du saint, rapportés par la plupart des ses apologistes, notamment Ribadeneira. Toutefois, les mêmes anecdotes figurent en bonne place dans des ouvrages satiriques consacrés à la personne et à l'œuvre d'Ignace de Loyola, que l'on désigne souvent par le nom de dom Inigo de Guipúzcoa. Dulaurens s'appuie en effet vraisemblablement pour illustrer cette prière sur l'*Histoire de l'admirable dom Inigo de Guispuscoa, chevalier de la Vierge, et fondateur de la monarchie des Inighistes*, qui est d'abord et avant tout un pamphlet satirique, paru en 1736, attribué à Pierre Quesnel. Il s'agit d'y broser le portrait d'un homme atteint de frénésie. Dulaurens a pu s'appuyer pour composer cette prière sur les fragments suivants, extraits de *Dom Inigo* :

La prière fut l'asile auquel il recourut. Il se mit à crier de toute sa force : Secourez-moi, Seigneur, secourez-moi. C'est de vous seul que j'attends la paix de mon âme. Cependant, je ne refuserais pas un directeur qui me viendrait de votre main ; et quand vous ne me donneriez qu'un petit chien, pour me diriger, et pour calmer l'agitation de mon esprit troublé, je lui obéirais comme à mon maître, et je le suivrais comme mon guide. [...] Mais ni bêtes, ni gens ne lui

¹ C.M., p.71-72.

étant envoyés, il crut que Dieu l'avait délaissé, et que sa damnation était certaine. Cette affreuse idée acheva de lui renverser l'esprit. Il se croyait déjà en Enfer, et entre les griffes de Belzébuth. Il rugissait comme un lion, et grinçait les dents comme un damné. [...] Il eut [un si violent accès de frénésie], qu'étant un jour dans sa cellule, peu s'en fallut qu'il ne se jetât par la fenêtre, pour mettre fin à l'horrible tourment que lui faisait endurer le désespoir de son salut¹.

Dans sa prière, Diego laisse entendre deux messages contradictoires, celui de l'apologiste, bientôt ruiné par celui du pamphlétaire sous-jacent, et ce pour le plus grand plaisir du lecteur invité à se faire le complice d'une stratégie textuelle originale. Pour finir, un nouveau coup de tonnerre, comme dans *Candide* un nouveau tremblement de terre plus violent encore que le précédent venait conclure l'épisode de l'autodafé censé le conjurer, vient produire un final carnavalesque :

[...] rognez les griffes de Satan, qui se prépare à nous agripper ; verrouillez les portes de l'abîme qui est prêt à nous engloutir ; détournez la foudre !... – À ces mots, le tonnerre, éclatant d'une force épouvantable, perça le toit et le plancher de la chambre, et brisa en mille pièces la table autour de laquelle nous étions. À ce spectacle effrayant, Diego tomba par terre et foira dans ses chausses².

Les exemples sont nombreux dans *Le Compère Mathieu* de tels effets, où le bas matériel et corporel vient fournir un contrepoint salutaire aux excès du zèle apostolique. Le pèlerinage envisagé par Diego afin de retrouver le Compère emprisonné propose de visiter et d'honorer d'étranges reliques : *pancréas de saint Guerret, rate de saint Gonthieri, fesses de saint Boitet, barbe de saint Comolet, oreille de saint Aubigny, fémur de saint Guignard, épiglotte de saint Varade, grosse dent de saint Alagon, sabre de saint Ignace, prépuce de saint Girard³*. La plaisanterie devient irrésistible lorsque l'on comprend que l'on a affaire à des noms de jésuites morts au service de la Société de Jésus, suppliciés par l'autorité judiciaire et royale en raison de leurs actes, paroles ou écrits invitant au régicide, ou de leur implication dans l'assassinat de Henri IV, ou encore en raison de larcins, détournements de fonds, histoires galantes. Girard, quant à lui, dernier cité,

¹ *Histoire de l'admirable dom Inigo de Guipuscoa, chevalier de la Vierge, et fondateur de la monarchie des Inghistes, avec une description abrégée de l'établissement et du gouvernement de cette formidable monarchie, par Hercule Rasiel de Selva, nouvelle édition, À la Haye, aux dépens de la Compagnie, 1758, p. 51-52.*

² *C.M.*, p. 73.

³ *C.M.*, p. 31-35.

renvoie à l'affaire de la Cadière dont on peut lire le précis dans *Thérèse philosophe*.

La forme du sermon, ou de la prière, ou encore de l'invocation, semble donc dans un premier temps employée de manière satirique, conformément aux attendus d'une philosophie des Lumières acharnée à traquer et à détruire les formes élémentaires de la superstition ; toutefois *Le Compère Mathieu*, de par sa plurivocité, constitue un système narratif particulièrement retors, propice aux renversements et aux remises en question – même les plus dérangeantes.

Du catéchisme philosophique

Dans la dernière partie du roman, Jérôme, institué narrateur, celui qui s'est toujours présenté comme « simple et sot », propose un étrange défi à son ami et compère, Mathieu, personnage éponyme que l'on a vu se faire le porte-parole d'une philosophie radicale, outrancière parfois, dégagée des « préjugés de l'enfance ». Après une année de fuites et d'errances avec ses compagnons, après un naufrage au large de Lisbonne, Mathieu est devenu « manichéen », à la manière du Martin de *Candide*, c'est-à-dire qu'il a vu mourir ses illusions et ses enthousiasmes et qu'il a sombré dans le désespoir, faute majeure pour un chrétien. La tentation du manichéisme, en tant qu'avatar de la désespérance, était déjà perceptible dès le début de l'œuvre, à l'occasion de la rencontre de Diego, « Espagnol de nation et gentilhomme de naissance »¹ selon ses dires initiaux, c'est-à-dire authentique picaro nourri de foi superstitieuse et de jésuitisme. Atteint d'un condylome syphilitique, il s'adressait à Mathieu, improvisé médecin pour la circonstance, en ces termes : « Saint Polycarpe ! secourez-moi, ou je deviens manichéen », et quelques lignes plus loin :

Je vous conjure par les entrailles de votre ange gardien, de me délivrer au plus tôt de ce condylome infernal, ou je me désespère comme Judas, je me pends au premier arbre ; et les boyaux me sortiront du corps de frayeur et d'angoisse².

Cet exemple souligne bien en quoi le manichéisme peut être perçu comme la forme ultime de la perte des espérances, de la déréliction. La tentation du suicide, à la manière de Judas, n'est pas loin. Devenu manichéen, Mathieu a donc sombré dans le pessimisme absolu, dans le

¹ C.M., p. 10.

² C.M., p. 18.

désespoir : il est en danger. Jérôme entreprend donc, charitablement, de venir en aide à son compère, de le ramener dans les voies de la raison, et ce en dépit du peu de crédit qu'on lui accorde :

Il est vrai [...] que les efforts que j'ai faits jusqu'à aujourd'hui pour accorder l'existence du mal avec la toute-puissance, la sagesse et la bonté de l'être qui gouverne l'univers ont été vains ; mais cela a dépendu de mon peu de lumières, ou plutôt de ce que je m'y suis mal pris ; car les plus importantes découvertes n'ont pas toujours été faites par les plus savants... – Je te défierai bien de faire celle-ci, interrompit le compère. – Cela se peut, repris-je... mais il me vient une idée... si mon cher compère voulait me donner vingt-quatre heures pour penser là-dessus, je lui démontrerais peut-être que son défi n'est point si mal fondé qu'il le croit¹.

À cette proposition hardie succèdent deux chapitres au cours desquels Jérôme entreprend de rallumer les lumières de l'espoir dans l'esprit de son ami, enténébré. Le résultat n'est pas à la hauteur de ses espérances initiales, comme le souligne la fin de l'épisode :

J'avais été jusqu'ici tellement occupé de la matière que je traitais, que je n'avais pas pris garde à ce qui s'était passé autour de moi. Mais lorsque je voulus faire une petite pause pour reprendre haleine, je m'aperçus que si la vérité ne fait pas toujours impression sur l'esprit de ceux auxquels on la prêche, cela vient souvent de la rhétorique du prédicateur ; père Jean, ennuyé de m'entendre, s'était enivré, Vitulos s'était endormi, et le compère était disparu ; il ne restait plus que Diego, qui me regardait avec deux grands yeux et la bouche béante².

Maintes fois commenté, en particulier pour les différentes réactions des personnages face au discours de Jérôme³, ce passage renvoie de manière allusive au titre d'un ouvrage destiné à la formation des jeunes clercs dans les séminaires : *La Rhétorique du prédicateur*, ouvrage répandu au XVIII^e siècle. Cette référence souligne sans aucun doute l'intention parodique à l'œuvre dans le texte romanesque. Il convient de plus de souligner que Jérôme emploie le verbe « prêcher » à propos de la vérité qu'il souhaite démontrer et que Diego utilisera le terme de « sermon »⁴ pour

¹ *C.M.*, p. 326.

² *C.M.*, p. 342.

³ Voir en particulier les analyses de Michèle Bokobza Kahan dans *Dulaurens et son œuvre*, H. Champion, Paris, 2010.

⁴ *C.M.*, p. 349 : « Mon doux maître a donc eu tort de disparaître : il devait demeurer jusqu'à la fin du sermon de son compère Jérôme [...]. »

qualifier la prouesse oratoire de Jérôme, prouesse qui aura pour effet immédiat de déclencher chez lui, par contagion et par mimétisme, un afflux de discours sermonnaire. Au cours de son exposé, Jérôme, de philosophe, est devenu prédicateur. Un glissement générique a eu lieu, le discours philosophique s'étant mué en sermon. Aux confins de la philosophie et de la théologie, Jérôme s'engage dans une réflexion portant sur la liberté de Dieu et de l'homme, démarquant parfois de façon très précise des textes du philosophe et naturaliste Charles Bonnet. Une réplique de père Jean le conduit ensuite à infléchir le cours de son exposé, qui prend alors un tour imagé :

Je veux devenir sorcier si je t'entends, interrompt père Jean. – Si cela est, repris-je, je vais tâcher de me faire comprendre par quelque comparaison. Quoique cette méthode soit peu propre à donner une idée nette et distincte de ce que l'on veut démontrer, elle ne laisse pas d'être d'un grand secours à un homme qui n'a pas la faculté de s'énoncer avec toute la clarté possible, et de mettre un auditeur sur la voie de concevoir ce qu'on lui dit¹.

« Idée nette et distincte », « concevoir » : tels sont les termes consacrés par la philosophie – toutefois, Jérôme abandonne le domaine de la raison pure pour s'engager dans la voie de l'apologue, imaginant un fleuve, des ponts, raisonnant sur le degré de responsabilité de l'homme qui s'engagera sur ceux-ci, selon qu'il le fera de jour ou de nuit, sur des ponts défectueux ou en bon état, selon qu'il saura, ou ne saura pas nager... Malebranche et Bossuet² semblent constituer l'arrière-plan d'un tel discours proche de la parabole religieuse, mais aussi Leibniz, à propos de qui d'Holbach écrira dans *Le Système de la Nature* : « Si l'on veut se faire une idée des entraves que la théologie a données aux génies des philosophes chrétiens, on n'a qu'à lire les romans métaphysiques de Leibniz, de Descartes, de Malebranche, de Cudworth etc., et examiner de sang-froid les ingénieuses chimères connues sous les noms de systèmes de l'harmonie préétablie, des causes occasionnelles, de la prémotion physique, etc.³. » La philosophie ne sort pas indemne de la proximité du religieux. Le discours de Jérôme évolue donc naturellement vers le genre du sermon ; multipliant les exclamations, s'enflammant comme le ferait un prédicateur en chaire acharné à pourfendre l'impiété, Jérôme s'exclame :

¹ *C.M.*, p. 331.

² Sur ce point, voir notre édition critique du *Compère Mathieu*, notamment le troisième tome.

³ *Le Système de la Nature*, Coda, Paris, 2008, p. 68.

Ô athées audacieux et téméraires ! que la rencontre d'un vermisseau a mille fois confondus ! abandonnez une métaphysique insensée, arrêtez-vous à la certitude des choses, et n'allez pas plus loin. Sachez distinguer en Dieu sa Nature de ses attributs, que les faits vous annoncent ; n'entreprenez point de pénétrer jusques dans cette Nature ; cessez de chercher la raison de la raison même.¹

S'appuyant sur l'*Essai de psychologie* de Charles Bonnet, cet extrait souligne le caractère chrétien, voire apologétique de la pensée de Jérôme. On se rappelle quel effet produit le discours sur son auditoire. Emporté par l'enthousiasme, Jérôme a prêché seul : Mathieu, qu'il s'agissait de convaincre, s'est enfui ; père Jean s'est enivré ; Vitulos s'est endormi. Seul Diego, le superstitieux Diego à la « bouche béante », a été touché par l'exposé de son compagnon. De fait, le commentaire du discours de Jérôme réalisé par l'Espagnol tend à retirer tout crédit à une argumentation clairement identifiée comme un sermon, un sermon de plus pourrait-on dire, dans un roman où les genres se mêlent et s'hybrident :

Quoique je n'aie rien compris au discours de mon cher ami Jérôme, je ne laisse point d'affirmer que ce discours contient des choses comparables à tout ce que j'ai entendu dire de plus admirable par défunt mon doux maître, l'illustre prélat Tongarini, que Dieu absolve, ainsi que nous, quand nous serons morts. L'indifférence de contradiction, surtout, les motifs déterminants, les ponts, le fleuve et ceux qui s'y noient, les aveugles sans secours, l'effet des circonstances, etc., m'ont plu au souverain degré ; et je ne sais par quelle fatalité le redoutable père Jean s'est amusé à boire au lieu d'écouter ; je ne sais pour quelle raison son confrère Vitulos s'est endormi, plutôt que de veiller ; et j'ignore pourquoi mon cher maître s'est enfui, plutôt que de demeurer².

Ce commentaire souligne en effet que le sens n'est pas ici primordial : Diego n'a rien *compris*. Seule la forme a compté, qui est celle du sermon. Et de se référer au prélat Tongarini, qui fut son maître et

¹ *C.M.*, p. 341. Ce texte est en fait une reprise de l'*Essai de psychologie* de Charles Bonnet : « L'athéisme de spéculation prend sa source dans cette métaphysique présomptueuse, qui ne s'arrêtant pas à la certitude des choses, veut en pénétrer le comment. Cette métaphysique insensée ne distinguant point en Dieu sa nature, de ses attributs connus par les faits, entreprend de pénétrer jusque dans cette nature, et de chercher la raison de la raison même. Esprits téméraires ! La rencontre d'un vermisseau vous confond, et vous voulez pénétrer la nature intime des choses », *Essai de psychologie*, l'Harmattan, Paris, 2006, chap. LV, p. 311.

² *C.M.*, p. 343.

« protecteur » jésuite, de ponctuer son observation d'une formule sacramentelle : « que Dieu absolve, ainsi que nous, quand nous serons morts », de manifester le plaisir que lui a procuré le sermon. Diego s'est cru à la messe, et, naturellement, les prières lui sont venues aux lèvres, mécaniquement. En voulant s'adresser à des philosophes, Jérôme n'a touché que le superstitieux Diego. Peut-on en conclure que le discours philosophique est frappé d'inanité par sa proximité avec le genre du sermon, ou du *prêchi-prêcha* ?

Avant de céder au pessimisme radical, Mathieu avait cru aux théories formulées par Rousseau. De fait, le séjour en Sibérie aurait dû le voir effectuer de manière solennelle un grand retour à la Nature. L'affaire avait débuté avec grandiloquence : les cinq compagnons ayant décidé de se séparer pour tenter leur chance et Mathieu prenant la parole dans une mise en scène significative avant cette séparation sans retour :

*[...] avant d'en venir à cette séparation, le compère trouva bon de nous donner encore quelques conseils philosophiques. Pour cet effet, il monta sur une éminence, nous fit approcher et nous parla en ces termes [...]*¹.

Cette allocution, insérée dans un chapitre portant le titre de « Sermon du compère », succède à un périple, fortement inspiré de l'épisode biblique de l'Exode, où Mathieu peut être comparé à Moïse conduisant le peuple élu à travers le désert du Sinaï. Les « tabernacles » dont il est question ensuite², ainsi que la « jérémiade » de Diego, invitent à considérer « l'éminence » sur laquelle monte Mathieu comme une probable représentation symbolique du Sinaï, où Moïse reçut les Tables de la Loi. Le discours de Mathieu prêche le renoncement :

[...] fixons notre séjour dans ce désert ; acquérons insensiblement la force de soutenir l'intempérie des saisons et la nourriture grossière que la nature nous offre ; vivons d'herbes et de racines ; faisons-nous des tanières comme ces lapins que nous avons trouvés, et nous serons heureux comme ils l'étaient³ [...].

La recherche du bonheur, le dépouillement, tout rappelle ici Rousseau, que l'on représentait alors volontiers, en raison de ses écrits et de

¹ C.M., p. 218.

² C.M., p. 221.

³ C.M., p. 218.

son projet de « réforme » personnelle, sous l'allure d'un quadrupède, notamment depuis la comédie du *Cercle, ou Les Originiaux* de Palissot. Père Jean, de façon lapidaire, renvoie au néant les visions du compère, après que celui-ci a imaginé la rencontre d'une « femelle sauvage de son espèce » :

Mes enfants [...], pour le coup la diète a entièrement fait tourner la tête à mon neveu. Il ne s'agit point ici de discuter si l'état de nature est préférable à l'état de société, ni de savoir ce qu'un homme qui veut devenir sauvage doit faire, lorsqu'il rencontre une femelle de son espèce dans les bois¹.

Le persiflage n'est pas loin, à travers l'évocation d'une telle rencontre, et ce d'autant plus que cet extrait trouve quelques années plus tard un écho dans *Le Système de la Nature* du baron d'Holbach :

Si la nécessité ne forçait les hommes de se départir dans la pratique de leurs systèmes insensés, si leurs besoins ne les ramenaient à la raison en dépit de leurs dogmes religieux, le monde entier deviendrait bientôt un vaste désert habité par quelques sauvages isolés, qui n'auraient pas même le courage de se multiplier².

Le rêve rousseauiste de pureté et de transparence fait ainsi l'objet d'une affreuse et brutale caricature, sous-tendue par une controverse philosophique soulignant la nature *religieuse* voire érémitique de la décision de Mathieu. La conclusion de l'épisode mérite qu'on s'y arrête. La rencontre d'un peuple sauvage précipite la décision de Mathieu, celui-ci s'exclamant :

Ô peuple mille fois heureux ! je veux finir mes jours avec toi. Je déteste mon ingrate patrie, je vais brûler les haillons que je porte, et qui me rappellent encore la mémoire des États policés ; je renonce à ma langue maternelle, je ne veux plus que croasser [sic] ou hurler comme tu fais ; en un mot, je veux vivre, mourir et être enterré au milieu de toi³.

La parole précède de peu l'action :

En finissant ces mots, le compère se dépouilla nu comme la main, et jeta ses habillements dans le feu : puis s'étant couvert le dos d'une peau que nous avons trouvée dans la baraque, il se mit à croasser

¹ *C.M.*, p. 219.

² *Op. cit.*, p. 171.

³ *C.M.*, p. 225.

[sic] comme les grenouilles, et quelques instances que nous lui fîmes, nous ne pûmes plus lui arracher une parole intelligible¹.

La pensée de Rousseau, exprimée dans les différents *Discours* prend l'allure d'une bouffonnerie, soulignée par les paroles de Diego aux allures de sermon, une fois de plus :

Juste Ciel ! qu'est-ce que de nous ! Hélas ! le révérend père Yvo de Ribeira avait bien raison de dire que les choses d'ici-bas sont fragiles et périssables².

Les exclamations, les invocations, le recours à la parabole témoignent de l'emprise du religieux au sein du roman philosophique. La parabole illustre en particulier le thème de la vanité de toute chose à travers l'évocation de l'accroissement de l'esprit jusqu'à la catastrophe inévitable qui le renvoie au néant :

Un pêcheur bâtit une cabane sur le bord de la mer ; un second pêcheur en bâtit une près de celle-là, et d'autres pêcheurs font de même ; insensiblement la nouvelle habitation s'accroît, les habitants s'y multiplient, l'industrie y devient nécessaire, le commerce s'y introduit et les arts de même ; un Prince bienfaisant accorde à ce lieu des privilèges dictés par sa sagesse et par sa prudence [...]³.

L'épisode se conclut par un incendie. Un imprudent a abandonné une torche, l'incendie s'est propagé, a réduit la ville en cendres, objet de tant de soins. Ainsi de l'esprit humain, comme le montre la fin du propos, où le discours sermonnaire se voit contaminé par le discours scientifique :

En effet, si l'on considère l'esprit de l'homme immédiatement après sa conception, l'on verra que, les nerfs étant encore faiblement animés, cet esprit n'éprouve que des sensations extrêmement faibles et confuses, ne réagit sur les fibres nerveuses que d'une force proportionnelle à la quantité de leur mouvement. [...] Mais si, au bout de ce temps qu'il fallut à l'esprit pour en venir là, la machine organisée à laquelle il est uni se détraque tout-à-coup, si le cerveau éprouve quelque changement subit et funeste, adieu l'intelligence, les réflexions, le raisonnement, les connaissances, adieu toutes les facultés de l'esprit, adieu l'esprit même ; il disparaît avec autant de célérité qu'il avait mis de temps à devenir ce qu'il était⁴.

¹ C.M., p. 225.

² C.M., p. 226.

³ C.M., p. 226.

⁴ C.M., p. 226-227.

Le commentaire de Diego se situe là au confluent des discours moraliste, religieux et scientifique. Les « nerfs », les « fibres nerveuses », les « sensations » renvoient aussi bien à Condillac qu'à Diderot, ou encore à Charles Bonnet, dont Dulaurens mentionne plusieurs fois *l'Essai de psychologie*, paru en 1755. *Les Considérations sur les corps organisés*, publiées en 1762, peuvent également avoir été mises à contribution. Le chapitre I de *l'Essai de psychologie*, propose des vues proches des idées énoncées par Diego :

À mesure que le germe se développe, l'action réciproque des solides et des fluides acquiert plus de force ou d'intensité. Des filets nerveux qui n'avaient point encore été rendus sensibles commencent à le devenir. La réaction de l'âme sur les fibres nerveuses, ou sur les esprits animaux, toujours proportionnelle à la quantité de leur mouvement, augmente conséquemment d'intensité¹.

Une note de Dulaurens signale en outre dans *Le Compère Mathieu* : « Ce que Diego débite ici est encore un lambeau de la philosophie du compère, qu'il a retenu. S'il ne s'exprime point dans les termes propres, s'il prend ses braies pour ses chausses, il faut l'excuser : c'est mon camarade Diego qui parle². » La note introduit ici un point de vue critique, soulignant le psittacisme de Diego, mais aussi l'hallucinant mélange produit par le passage du discours religieux au discours scientifique, ravalé au rang d'article de foi, de catéchisme pur et simple – ne peut-il pas en être de même pour le discours philosophique ?

Le saint, le philosophe et l'esprit fort

Sans doute s'agit-il pour Dulaurens, assimilé à la figure du pauvre diable, payé « à tant la feuille » par les libraires d'Amsterdam, si l'on en croit Voltaire, voué à la misère, comme le laisse supposer le début d'*Imirce*, de jouer un tour à ses « amis » philosophes. Dulaurens n'est pas Voltaire, ni Diderot, ni Marmontel ; sa vie est ponctuée de départs, de fuites³, et la tentation peut être grande chez lui de « turlupiner » les philosophes. À ce propos, on remarquera que l'expression « nu comme la main » – le philosophe Mathieu s'étant dépouillé de tous ses vêtements – renvoie

¹ Bonnet, Ch., *Essai de psychologie*, éd. cit., p. 188-189.

² C.M., p. 227, note 1.

³ Se référer à la biographie de l'auteur établie par S. Pascau, *op. cit.*

vraisemblablement à la figure du saint, telle qu'elle se manifeste dans *Le Compère Mathieu*. Dulaurens achève ainsi de brouiller les pistes.

Au cours de son voyage drolatique dans l'autre monde, Diego a été amené à côtoyer sainte Thérèse d'Avila et sainte Claire, lesquelles, lors d'un festin donné au Paradis – où siégeait Rabelais – ont évoqué leur vie passée. Celle de saint François d'Assise, narrée par sainte Claire, présente quelques similitudes avec celle du philosophe incarné par Mathieu. Un différend surgi entre le jeune et futur saint François et son père, incarnation de l'autorité paternelle raillée par Dulaurens, permet d'effectuer un tel rapprochement :

Le père de François, interprétant mal à propos certaines paroles de Salomon, ou plutôt craignant que les pieuses libéralités de son fils ne lui fissent faire un jour banqueroute, le déshérita et le traîna devant l'évêque pour le faire condamner. Mais le saint n'en fit pas en¹ deux fois, il se mit nu comme un ver en présence de toute l'assemblée, rendit toutes ses hardes à son père et renia le bonhomme, pour apprendre aux parents à respecter leurs enfants ; après quoi, s'étant affublé d'une guenille qu'on lui donna, s'étant ceint d'une corde qu'il trouva, et enveloppé la tête d'un capuchon qu'il se forma, il se mit à courir les champs, équipé à peu près comme Cratès².

Dulaurens opère ici une sorte de syncrétisme, que l'on pourrait qualifier de délirant, où se rejoignent Rousseau, saint François, le cynique Cratès, qui ne craignait pas de rendre le devoir conjugal dans les rues, et Diego, que l'on a vu affligé d'un condylome syphilitique, conséquence de ses débauches, lors de sa rencontre avec Mathieu. Notons que de tels rapprochements sont fréquents dans la littérature antérieure à Dulaurens ; Boyer d'Argens n'hésitant pas, par exemple, dans les *Lettres cabalistiques*, à faire dialoguer aux Enfers le philosophe Diogène avec l'abbé Girard, corrupteur de la Cadière³. En outre, après le naufrage qui a dispersé la petite équipe de philosophes aux environs de Lisbonne, père Jean retrouve Diego à Londres, comme il le raconte à Jérôme lors de leurs retrouvailles :

Quant à Diego, il est aujourd'hui plus fou qu'il n'a jamais été. Je le retrouvai par le plus grand hasard du monde. Comme je me promenais un jour à Hyde Park, je vis un tas de monde attroupé ; je voulus savoir ce que c'était, j'approchai, et j'aperçus au milieu de la

¹ Nous rétablissons ici le texte de l'édition originale (1766), t. II, p. 44-45.

² *C.M.*, p. 166.

³ Boyer d'Argens, *Lettres cabalistiques, ou correspondance philosophique, historique et critique, entre deux cabalistes, divers esprits élémentaires, et le seigneur Astaroth*, À La Haye, Chez Pierre Paupie, 1741, t. I, lettre 14, p. 145-155.

foule le seigneur Diego qui faisait un sermon sur le dernier jugement. Il était dans un état à faire pitié : il était presque nu, il avait la barbe d'un pouce de long, les yeux enfoncés, et le visage exténué de misère. Cet état me toucha : je fendis la presse pour l'emmener ; il me reconnut, et se mit à faire des exclamations terribles et des grimaces si effroyables, que la plupart du monde qui l'écoutait crut qu'il était possédé de plus de soixante-quinze mille diables¹.

La vénérable institution du *speaker's corner* trouve ici une illustration loufoque, où la nudité semble constituer le point commun qui réunit dans une semblable folie le philosophe, le saint, l'illuminé. Cela explique vraisemblablement les raisons pour lesquelles *Le Compère Mathieu*, lors de sa parution, a été reçu de façon très critique. Selon Grimm, l'auteur de ce beau livre aurait mérité « un brevet de pensionnaire honoraire de la Maison royale de Bicêtre »². En effet, la façon dont Dulaurens subvertit les discours conduit les philosophes à douter de son engagement auprès d'eux ; pour les dévots, il s'agit d'un auteur impie, blasphématoire, ne reculant pas devant la subversion de pratiques aussi révérees que la prière ou encore des cérémonies telles que la messe. Que l'on se rappelle à ce propos la façon dont Imirce rapporte, lorsqu'elle y assiste pour la première fois, cette étrange cérémonie :

Je vis sortir du côté droit [de l'église] un homme en chemise, avec une longue cravate rouge ; il tenait la queue d'un animal, il trempa cette queue dans l'eau, dit un mot en criant ; les assistants se mirent à brailler. L'homme en chemise vint me jeter avec sa queue de l'eau au visage ; j'allais l'insulter ; Ariste vit ma vivacité, et me dit tout bas de me contenir. Ce que je trouvais de plus original dans cette cérémonie fut la tranquillité du peuple aux procédés peu honnêtes de cet homme, et l'empressement de toutes les femmes pour avoir de l'eau de sa queue³.

Le sacré se trouve subverti par d'évidentes allusions à la sexualité, tout comme c'était par philosophie que père Jean, à Pétersbourg, entreprenait de violer la femme d'un cabaretier avant de donner, lors de son interrogatoire, la raison suivante :

L'un de ces messieurs demanda à Père Jean qui l'avait induit à l'action violente et brutale qu'il avait commise envers la cabaretière

¹ *C.M.*, p. 318.

² *Correspondance littéraire*, 1^{er} février 1766.

³ *Imirce ou la fille de la nature*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Rivara, A. (éd.), Saint-Étienne, 1993, p. 82.

et son mari ? – La Nature, répondit le révérend, et les leçons des plus grands philosophes de l'Antiquité¹.

Le principal philosophe auquel il est fait allusion ici se trouve être Diogène, faux-monnayeur notoire, pour qui les femmes devaient être communes, et le devoir conjugal, « chose bonne en soi », être accompli en public. Il va donc de soi que la forme du sermon présente dans *Le Compère Mathieu* ne révèle en rien un dessein apologétique, mais la volonté avérée de subvertir les formes et de montrer que la philosophie des Lumières peut constituer une autre forme de sermon, tout aussi dogmatique, reposant en tout cas sur de semblables présupposés et induisant des comportements en tout similaires.

De plus, on se souviendra que l'enthousiasme, terme éminemment péjoratif à l'époque, suscite le prosélytisme. Lors de sa rencontre avec Diego, Mathieu cherchait à former une « certaine petite société », et concluait par : « [...] attachez-vous à moi, vous ne vous en repentirez pas. » Lors de la rencontre de Senlis, qui voit l'entrée en scène du redoutable père Jean de Domfront, ce dernier, nouveau membre de l'équipe, confirme l'association en des termes renvoyant évidemment au discours religieux :

L'ami Diego, en considération du récit que ton maître m'a fait de ton mérite singulier, je te pardonne l'incongruité de ton derrière : je te déclare que tu es compris dans l'alliance qui vient d'être contractée entre mon neveu Jérôme et moi ; que tu auras voix en chapitre, ainsi que chacun de nous ; que je te prends sous ma protection spéciale en tout, partout, contre tout, fût-ce contre Lucifer².

L'orage de Senlis, nouveau Déluge, renouvelle l'Alliance, et ce la veille du jour anniversaire de la constitution de la Société de Jésus. À cela répond le dénuement de saint François d'Assise, de Loyola, suscitant des disciples, des enthousiastes, faisant des miracles, au même titre que Mathieu – « je ne sais comment », soulignait Jérôme – « décondylomisait » l'Espagnol peu après leur rencontre, véritable thaumaturge là où tous les médecins avaient échoué.

Conclusion

Au terme de cette étude, insuffisante par bien des aspects, tant la matière est riche et mériterait des développements plus importants, on ne

¹ C.M., p. 123.

² C.M., p. 75.

peut que rappeler une fois de plus le caractère profondément hybride du *Compère Mathieu*, que souligner son étonnante capacité à absorber du texte. Le concept de *bigarrure*, annoncé dès le sous-titre, trouve ici sa pleine illustration. Le discours philosophique se fait sermonnaire, le sermon se fait philosophique ; entre le philosophe, le picaro et le saint, une convergence s'établit, chacun suscitant des disciples, des enthousiastes, des illuminés, chacun se payant d'idées, de mots, qui sont autant d'« épouvantails de chènevières¹ ». Y a-t-il une intention derrière cela, autre que parodique et carnavalesque ? Dulaurens se méfie, semble-t-il, de l'enthousiasme, du « zèle » auxquels s'adonnent successivement Mathieu le libertaire, bientôt manichéen, Diego le superstitieux, prêt à adopter chaque nouvelle croyance, Jérôme, converti par le vieillard français croisé à Londres, bientôt prédicateur malencontreux. Il n'est pas jusqu'au final carnavalesque – Mathieu agonisant sur un lit affublé d'un capuchon de moine, trois moines en dispute, un chien et un chat déchaînés faisant un tintamarre infernal, père Jean sautant sur son sabre pour chasser les controversistes – qui ne souligne l'inanité de toute croyance, et ce à une époque où se multiplient les catéchismes et sermons philosophiques : *Sermon du rabbin Akib, prononcé le 20 septembre 1761*, *Sermon des cinquante*, « Prière à Dieu », de Voltaire ; « Profession de foi du vicaire savoyard » de Rousseau ; étonnant *Catéchisme de la Nature* par lequel se conclut *La Morale universelle* du baron d'Holbach, prototype de l'athée ; *Catéchisme philosophique* de d'Alembert. À sa façon, *Le Compère Mathieu* témoigne de ce moment de l'histoire des Lettres où le discours des Lumières se fait paradoxal, dans la mesure où l'éloquence de la chaire, de manière polémique et parodique, a envahi le discours philosophique.

Bibliographie

Bokobza-Kahan, M., *Dulaurens et son œuvre. Un auteur marginal au XVIII^e siècle. Déviations discursives et bigarrures philosophiques*, H. Champion, Paris, 2010.

Bonnet, Ch., *Essai de psychologie*, l'Harmattan, Paris, 2006. [E.O. 1755]

Boyer d'Argens, *Lettres cabalistiques, ou correspondance philosophique, historique et critique, entre deux cabalistes, divers esprits élémentaires, et le seigneur Astaroth*, À La Haye, Chez Pierre Paupie, 1741.

D'Holbach, *Le Système de la Nature*, Coda, Paris, 2008.

Dulaurens, H.-J., *Le Compère Mathieu ou Les Bigarrures de l'esprit humain*, (Gambert, D., éd.), Paréiasaure, Poitiers, 2000, ouvrage encore disponible auprès de l'éditeur : Librairie de l'Escalier, 111, Grand-rue, 86000, Poitiers ; *Imirce ou la fille de la nature*, (Rivara, A., éd.), Publications de l'Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne,

¹ C.M., p. 359.

1993 ; *Les Abus dans les cérémonies et dans les mœurs*, Chez Pierre Pellet, À Genève, 1786.

Gambert, D., (éd.), Dulaurens, H.-J., *Édition critique du Compère Mathieu de H.-J. Dulaurens : Henri-Joseph Dulaurens écrivain, philosophe et polémiste : entre érudition et sédition*, thèse de doctorat nouveau régime, Poitiers, 2008, à paraître en 2012 aux éditions H. Champion.

Luther, M., *Le Grand catéchisme*, Paris, 1854.

Moureaux, J-M., « Voltaire apôtre. De la parodie au mimétisme », *Revue Voltaire*, n°11, PUPS, Paris, 2011.

Pascau, S., *Henri-Joseph Dulaurens (1719-1793), réhabilitation d'une œuvre*, H. Champion, DHS 109, Paris, 2006 ; *Écrire et s'enfuir dans l'ombre des Lumières, Henri-Joseph Dulaurens (1719-1793)*, Les Points sur les i, Collection des Gueux Littéraires, Paris, 2009.

Quesnel, P., *Histoire de l'admirable Dom Inigo de Guipuscoa, chevalier de la vierge, et fondateur de la monarchie des Inighistes, avec une description abrégée de l'établissement et du gouvernement de cette formidable monarchie, par Hercule Rasiel de Selva, nouvelle édition*, À la Haye, aux dépens de la compagnie, 1758.